

homélie sur l'évangile de la semaine nouvelle

Aujourd'hui, nous célébrons le Jour du Seigneur Nouveau; ou plutôt, nous célébrons le renouveau du Jour du Seigneur Nouveau. Notre homélie vise, si le temps le permet, à exposer plus en profondeur à vos frères et sœurs le mystère du Jour du Seigneur. Et bien que ce mystère soit grand et sublime, et donc difficilement accessible à tous, il convient de rendre grâce au Seigneur de tous, qui, par sa venue en chair et en os, a révélé à ceux qui s'approchent par la foi des choses qui, pourrait-on dire, dépassent l'entendement et les mots. Soyez attentifs, vous tous, à l'essence de ce qui est dit; car même si quelqu'un ne comprend pas tout, il saisira néanmoins le sens universel, même dans les plus petites choses, car l'enseignement de l'Esprit est comme la lumière. Ainsi, en six jours, Dieu non seulement créa et orna le monde sensible tout entier, mais il créa aussi l'homme, un être vivant unique composé d'éléments sensoriels et spirituels, et lui accorda la domination sur les créatures vivantes et les plantes de la terre. Le septième jour, il se reposa de tous ses travaux, comme Moïse, témoin ultérieur de la création du monde qui l'avait longtemps précédé, nous l'enseigna, ou plutôt, comme le saint Esprit, qui, par sa bouche, le proclama avec amour à nos lèvres et à nos âmes. Mais «Dieu bénit aussi le septième jour», est-il dit, «et le sanctifia» (Gen 2,3). Pourquoi donc bénit-il et sanctifia-t-il ce jour, où il ne créa rien, et non le premier, supposément plus excellent ? Pourquoi Moïse parla-t-il ainsi seulement de ce jour, et non du premier, où Dieu fit surgir l'univers du néant et l'illumina d'une lumière nouvelle, bien qu'il n'eût pas encore établi l'ordre approprié, en érigeant toute chose en ordre et en forme ? Et sinon, pourquoi pas le jour suivant, celui où Il établit et déploya cette immense étendue – je veux dire le ciel qui nous entoure – et après le premier, ce second ciel ? Pourquoi, à son tour, pas le jour qui suivit, ni les suivants, durant lesquels la terre, après le retrait des eaux, vit le jour et reçut tout son ordre et sa parure, qui lui étaient propres, et les cieux reçurent deux grands luminaires semblables à des yeux, et des eaux, par l'ordre de Dieu, les oiseaux et les animaux aquatiques émergèrent selon leur espèce ?

Mais, laissant cela de côté, demandons-nous : pourquoi Dieu n'a-t-il pas béni le sixième jour, plus que tout autre, celui où Il fit naître de la terre non seulement l'âme vivante des reptiles et des quadrupèdes, mais révéla aussi l'œuvre digne de Son dessein, présidant à toute chose en sa personne, unissant en une seule le sensible et le spirituel – une œuvre unique et suprême, car par grâce elle s'est imprimée en elle-même, et est un être vivant créé à son image et à sa ressemblance, et Le connaissant – autrement dit, Il révéla l'homme sur terre ? Pourquoi, dès lors, n'a-t-il pas béni et sanctifié ce jour-là, mais plutôt le septième, qui était un jour d'inactivité ?

Souhaitant expliquer et résoudre cette difficulté, il m'est particulièrement nécessaire, étant donné que je suis parmi des auditeurs plus instruits, de réfuter d'abord les opinions erronées. Car certains considèrent le nombre lui-même comme sacré : tels que Flavius Josèphe, Philon et d'autres, qui, à leur image, n'admettent ni la création de Dieu ni l'accouchement de la Vierge, mais affirment que le nombre en lui-même possède une qualité divine; car ils ne peuvent concevoir une Vierge enfantant sans les liens du mariage, sans semence et sans douleur. Et en affirmant que, du fait de cette sacralité du nombre sept, seul le septième jour a reçu la bénédiction divine, ils se trompent non seulement sur le concept de Dieu, mais détruisent aussi le concept même du septième jour, car tout nombre naît de l'unité, et puisque sept est un nombre, il est donc insubordonné. Or, ils disent que la pluralité ne provient que de l'unité; et l'inengendré n'est pas

celui qui est issu de la pluralité, mais celui qui n'est engendré par personne, une qualité que le nombre sept ne possède pas.¹

Il s'ensuit donc que ceux qui vénèrent le sept se trompent eux-mêmes; en réalité, ils vénèrent non seulement le sept, mais n'importe quel nombre, car chacun d'eux mérite le respect. Et puisque le nombre, comme tout ce qui existe, a été créé par Dieu, et que tout ce que Dieu a créé est beau, et même très beau, comme le Créateur lui-même l'a attesté par Moïse, alors quiconque prendrait un nombre et l'examinerait attentivement, il le trouverait beau et très bon, en soi et pour d'autres raisons encore, représentant merveilleusement ce à quoi il correspond. Cependant, aucun jour, pris par son nombre, n'est supérieur à un autre à cet égard, car Moïse ne dit pas que le nombre d'un jour en particulier ait été loué par Dieu, mais que les œuvres qu'il a accomplies chaque jour ont été couronnées de louanges. Par conséquent, le septième jour était digne de louange, non pas en raison de son nombre (mais pour une autre raison). Nous indiquons donc pourquoi Dieu l'a béni et sanctifié en particulier, en nous appuyant sur les paroles mêmes de Moïse : «Car Dieu se reposa le septième jour de toute son œuvre qu'il avait achevée» (Gen 2,2). Puis, ajoutant : «Dieu bénit le septième jour et le sanctifia», il en indique immédiatement la raison, en répétant : «Car Dieu se reposa de toute son œuvre qu'il avait commencée» (Gen 2,3). Ainsi, il existe des œuvres que Dieu n'a pas commencées et qu'il n'a pas cessé d'accomplir, comme le Seigneur lui-même nous l'a révélé : «Mon Père est à l'œuvre jusqu'à présent, et moi aussi je suis à l'œuvre» (Jn 4,17).

Ainsi, Dieu, désirant nous donner la connaissance de ces choses précisément, et montrer qu'elles sont précisément ce que nous devons rechercher plus que toutes les choses sensibles, a béni et sanctifié le septième jour, où Il se reposa de la création du monde sensible, comme une sorte de retour, par le repos, du monde inférieur à celui qui appartient à la sphère supérieure et supramondaine. Car, selon les mots du grand Denys : Dieu, dans l'abondance de Sa bonté, est hors de Lui-même, et en préservant toutes Ses propriétés, Il retourne à cela en toutes choses, conformément à la puissance supra-essentielle capable de déplacement, qui a en essence le caractère statique de Lui-même; Après être descendu avec amour, autant qu'il le désirait et autant que nécessaire, et après avoir créé en six jours notre monde sensible, le septième jour, à la hauteur qui lui est propre, qu'il n'abandonna cependant pas, il retourna à lui-même, conformément à sa divinité, et nous montra que le reste de ce jour était plus béni, nous enseignant aussi à désirer nous élever, autant que possible, vers ce repos qui consiste dans notre contemplation intérieure et, par elle, dans l'ascension de notre pensée vers Dieu. L'Apôtre nous exhorte également clairement à ce repos; car, après avoir rapporté les paroles que Dieu a prononcées par l'intermédiaire du psalmiste au sujet du peuple juif, à savoir : «Car j'ai juré dans ma colère, s'ils entrent dans mon repos» (Ps 95,11), il ajoute : «Il a dit quelque part, au sujet du septième jour :

¹ Ce qui suit est une discussion, dans l'esprit de la philosophie de l'époque, sur le concept de nombres dérivés, productifs et non dérivés, que nous omettons ici en raison de sa spécificité et de sa difficulté pour le lecteur moderne. Le saint souligne ensuite qu'il ne peut réfuter les objections démontrant que le nombre «sept», pris simplement comme un nombre abstrait, n'est en soi nullement sacré – ceux qui soutiennent cette opinion se réfèrent aux phases de la lune, associées à l'alternance des semaines – et à cet égard, il dit ce qui suit : si, sur cette base, ils considèrent le nombre «sept» comme sacré, il faut dire que les autres nombres ne lui sont en rien inférieurs, et parmi eux en particulier le premier, car tout le monde sensible est un, et tout le ciel est un, ou tout au plus deux, et il n'y a qu'un seul soleil dans le monde, et qu'une seule lune, sans pour autant dire que tout est uni en l'Un, qui est avant tout et par tout, qui est au-dessus de tout – Dieu, que toutes choses proclament comme véritablement Un. Si l'univers, qui représente la circonférence stellaire et chacun de ses pôles, est contenu dans un cercle, et qu'un cercle est constitué de deux principes : un point et une ligne, et que rien ne saurait exister en dehors de ces deux principes, surtout dans le domaine du monde sensible, alors, par conséquent, le nombre «deux» est le plus approprié et le plus nécessaire au monde. Puisque toute chose comporte non seulement une ligne mais aussi un plan, il s'ensuit que le nombre «trois» doit jouir d'un honneur égal pour la même raison; et je ne parlerai pas des autres aspects honorables de ce nombre. Puisque chacun des éléments ci-dessus est non seulement un cercle, mais aussi un firmament et une sphère, et que ceux-ci ne peuvent exister sans quatre (éléments ?), car, entre autres, la nécessité elle-même les exige, alors le nombre «quatre» ne devrait-il pas également figurer parmi les nombres honorables ? De plus, pour d'autres raisons, le nombre «cinq» ne doit pas être méprisé. Mais parmi tous les nombres, le six se distingue particulièrement, car il est, plus que toute autre partie, le premier des nombres parfaits, puisque la création du monde fut achevée le sixième jour.

Et Dieu se reposa le septième jour de toutes ses œuvres» (Héb 4,4). Et un peu plus loin : «Hâtons-nous donc d'entrer dans ce repos» (Héb 4,11); car celui qui y entre se reposera de ses travaux, comme Dieu des siens. Mais souhaitez-vous savoir plus clairement en quoi consiste ce repos et comment y entrer ? – Si nous assimilons ces œuvres divines qui, étant sans commencement, ne peuvent être qualifiées de «commencées», mais qui n'ont rien à voir avec le monde sensible; ainsi, si nous saisissons ces œuvres, nous comprendrons mieux le sens de ce repos et de l'entrée en lui. Quelles sont ces œuvres ? – Que le psalmiste nous éclaire à ce sujet, écrivant ainsi de Dieu : «Les œuvres de ses mains sont la vérité et le jugement» (Ps 110,7). Cela signifie que l'œuvre sans fin de Dieu consiste en la connaissance de tout ce qui existe et la prescience de l'avenir, ce que, si quelqu'un devait appeler «Vérité», il ne se tromperait pas. L'œuvre sans commencement et sans fin de Dieu est jugement et prescience. Car tout ce qui existe, avant même son existence, nécessitait la prescience et le jugement divins pour advenir; et après sa réalisation, afin qu'il ne périclite pas avec le temps, mais, dans un cas, qu'il évolue pour son propre bien ou celui de l'univers, ou, dans un autre cas, qu'il demeure inchangé. L'œuvre sans commencement de Dieu consiste en l'attention portée à Lui-même; car sans commencement, Il fut poussé à la contemplation de soi. En vérité, qui, par une recherche sérieuse, pourrait citer beaucoup de choses pertinentes à ce sujet ? Et nous tous, frères, fuyons les soucis terrestres et les tâches qui les accompagnent, et écoutons attentivement l'enseignement de l'Esprit. Par-dessus tout, nous serons loués par le Seigneur, qui n'a pas approuvé Marthe, si préoccupée par de nombreuses choses, même si son souci était pour Lui. «Mais Marie, dit-il, assis près d'elle et écoutant les paroles de l'enseignement, a choisi la bonne part, qui ne lui sera pas enlevée» (Luc 10,42).

Voyez-vous une tâche qui ne demande aucun repos ? Alors, en vous imprégnant mentalement de ces paroles de l'enseignement de l'Esprit et en exerçant votre esprit sur elles, en comprenant que votre âme les préfère à toute autre passion et pensée terrestre, et en manifestant ainsi le souci de votre vie pour votre salut, vous posséderez vous aussi cette tâche – à savoir, la Vérité et le discernement – dans votre cœur, comme le disent le psalmiste et le prophète, «disant la vérité». Lorsque vous retirez votre esprit de tout raisonnement, même le plus judicieux, et le rassemblez entièrement en vous-même, en y parvenant par une attention persistante et une prière incessante, alors vous aussi entrerez dans la paix divine et obtiendrez la bénédiction du septième jour, demeurant dans la contemplation de soi et, par cette contemplation, vous vous élèverez à la vision divine. Car, dit-on, le fruit de la prière consiste en l'extase de l'âme vers Dieu. C'est l'une des raisons de la bénédiction accordée au septième jour, que Moïse, révélant dans la Loi, a institué comme jour de fête. Cependant, l'inactivité concerne les besoins du corps, tandis que l'activité sied à l'âme.

De plus, Celui qui créa l'univers en six jours prédit la propension de l'homme au mal, et par conséquent son retour sur terre, voire sa chute et son emprisonnement aux enfers, et – à travers l'homme – la décadence et le déclin de ce monde tout entier, ainsi que son renouveau qui adviendrait par son incarnation. Ce renouveau s'est accompli par la descente, par la mort, du Dieu incarné aux Enfers et l'appel des âmes en ce lieu, promis par Lui le jour du sabbat; et ceci, voici, Il prédit l'œuvre du septième jour; et c'est pourquoi, probablement, Il jugea ce jour digne de bénédiction. Mais ceci, voici, fut secrètement préparé pour le septième jour, c'est-à-dire le samedi, mais tout fut révélé et parfaitement accompli le huitième jour, le jour de la Résurrection du Seigneur; c'est pourquoi ce jour est appelé par nous, à juste titre, «le Jour du Seigneur». De même que le vendredi se situe par rapport au samedi, le samedi se situe par rapport au Jour du Seigneur, qui le surpasse clairement, car l'achèvement et la vérité surpassent le commencement, l'image et l'ombre. Cette supériorité et cette sainteté du Jour du Seigneur proviennent de l'achèvement béni de l'œuvre en ce jour, de la résurrection générale attendue, de l'entrée parfaite des dignes dans le repos divin et de la renaissance du monde entier en ce jour.

Ainsi, quels que soient les arguments que l'on puisse avancer pour honorer le sabbat, ceci demeure :

Et, avec un ajout, cela s'applique également au huitième jour : car ce jour marque l'achèvement (ou la «perfection») du jour du sabbat. La vénération de ce huitième jour, c'est-à-dire le Jour du Seigneur, fut aussi introduite subrepticement par Moïse; car l'année du Jubilé, qu'il légalisa et appela «Année des Expiations», n'était pas liée au nombre de semaines des années,

selon la loi, mais les suivait toutes, et était la huitième, proclamée après l'écoulement de ces dernières années; Moïse fait de même pour les semaines des semaines. Ainsi, le Législateur n'a pas seulement introduit subrepticement la vénération du huitième jour, que nous appelons le Jour du Seigneur (c'est-à-dire le dimanche), comme le jour sanctifié par la Résurrection du Seigneur, mais il a aussi ordonné qu'il soit associé à la fête qu'il a appelée le «Jour des Trompettes», et l'a désigné comme «le commencement», c'est-à-dire comme la limite et la frontière de toutes les fêtes. Cela montre clairement que le huitième jour doit également être qualifié de «saint» par nous, préfigurant en quelque sorte la dignité divine, glorieuse et sacrée du Jour du Seigneur, destiné à venir après la disparition de tout ce qui s'est passé dans l'Ancien Testament. Ainsi, il a également honoré le septième jour pour cette raison, car il conduit au véritable honorable huitième jour; et de même que la Loi donnée par ce jour mérite le respect, car elle conduit au Christ, de même le septième jour mérite la vénération, car il conduit au huitième jour, jour de la Résurrection du Seigneur, car c'était aussi le huitième; car, comme après sept jours vient le huitième, de même, en y regardant de plus près, vous constaterez qu'après la septième de toutes les résurrections relatées depuis des temps immémoriaux, la Résurrection du Seigneur était la huitième (Mt 27,52-53). Ainsi, non seulement elle s'est accomplie le huitième jour, mais elle est aussi numérotée comme la huitième après celles qui l'ont précédée. Mais c'est aussi le premier, en lien direct avec la résurrection attendue de tous en Christ, ou plutôt, la résurrection, grâce à laquelle Christ, prémices de ceux qui se sont endormis et premier-né d'entre les morts, est glorifié. De même, le Jour du Seigneur n'est pas seulement le huitième jour, parce qu'il est numéroté comme tel après les jours qui le précèdent, mais en même temps il est le premier jour par rapport à ceux qui le suivent; c'est pourquoi, ce jour même que nous appelons «le Jour du Seigneur» est à la fois le premier et le dernier. Moïse, cependant, ne l'appelait pas «le premier», mais «l'unique», car il surpasse de loin les autres jours en importance, et marque le commencement du monde à venir, le Jour unique et éternel.

Que la supériorité du Jour du Seigneur sur les autres jours de fête soit clairement évidente pour une autre raison : chaque autre jour, au fil de l'année, est accompagné d'une fête annuelle. Mais le Jour du Seigneur (le dimanche) nous l'offre quatre fois par mois, grâce à son observance ininterrompue et périodique tout au long de l'année, faisant de lui véritablement une «année de délivrance» et une année «agréable à Dieu». C'est pourquoi, ayant institué la célébration de ce jour chaque semaine, le Seigneur apparut d'abord aux disciples réunis dans la maison, en l'absence de Thomas. Il se présenta vivant, leur accordant la paix et, par son souffle, renouvelant le premier souffle que Dieu avait donné à l'homme au commencement du monde, il leur conféra la grâce du saint Esprit, les imprégnant du pouvoir divin de lier et de délier les péchés, les rendant participants de l'autorité céleste. Il leur dit : «Recevez le saint Esprit. Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis; ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus» (Jn 20,23).

Ainsi, le Seigneur leur accorda ce pouvoir et cette grâce en apparaissant le jour même de sa Résurrection, c'est-à-dire, bien sûr, le Jour du Seigneur. Puis, après les sept jours intermédiaires – c'est-à-dire le jour du Seigneur, que nous célébrons aujourd'hui – il apparaît de nouveau de la même manière et dans cette même maison, renouvelant cette célébration et ramenant à la foi Thomas, qui doutait. Car, selon l'évangéliste et disciple bien-aimé du Sauveur : «Huit jours plus tard, les disciples étaient de nouveau réunis, et Thomas avec eux. Jésus entra par la porte fermée, se tint au milieu d'eux et dit : "La paix soit avec vous !"» (Jn 20,26). Voyez-vous que le jour du Seigneur a eu lieu à la fois le rassemblement des disciples du Christ et la venue du Seigneur parmi eux ? Car c'est le jour du Seigneur qu'il leur est apparu pour la première fois réunis, et de nouveau, sept jours plus tard, le jour du Seigneur, il leur apparaît réunis. L'Église du Christ célèbre continuellement ces assemblées sacrées par des offices divins, particulièrement le dimanche, où nous sommes avec vous pour vous parler des principes généraux de l'œuvre du salut et vous exhorter à la piété et à une vie sainte. Que nul, par négligence ou par souci constant des choses terrestres, n'abandonne donc ces assemblées du dimanche, saintes et instituées par Dieu, de peur que, justement abandonné de Dieu, il ne subisse un sort semblable à celui de Thomas s'il ne vient pas au moment opportun. Et si, un jour, accablé par des occupations excessives, il manque à l'appel, qu'il s'acquitte plus tard de sa dette en se donnant à l'Église du Christ, afin de ne pas demeurer insignifiant. Malade d'âme par l'incrédulité, qui s'exprime par des actes ou des paroles, et pourtant ne venant pas à l'hôpital du Christ et ne permettant pas un traitement sacré, comme le

divin Thomas, car il n'y a pas que des pensées et des paroles, mais aussi des actes, comme manifestations de la foi, car il est dit : «Montrez-moi la foi par vos œuvres» (Jac 2,18), et celui qui ne les a pas, étant, bien sûr, loin de l'Église du Christ et s'étant entièrement abandonné à la vanité, a sa foi morte, ou mieux dire - n'a aucune foi du tout, étant lui-même devenu mort à cause du péché.

Certains s'interrogent sur la manière dont le Christ, revêtu de chair, est entré «par la porte fermée»; mais il semble que ces personnes ignorent comment comparer les réalités spirituelles entre elles et les discerner les unes des autres, comme le dit le divin Apôtre (I Cor 2,13). Car s'il n'a pas brisé le sein de la Vierge qui l'a porté, sans le défaire, mais a préservé intactes les marques de sa virginité à la naissance, bien qu'il fût alors revêtu d'un corps mortel et passionné, comment s'étonner que, ayant immortalisé le corps qu'il a assumé et possédant désormais une chair immortelle, il soit entré alors que les portes étaient verrouillées ? Mais, puisqu'il possédait déjà un corps immortel et sans passion, comment pouvait-il avoir en même temps des plaies et des marques aux mains et au côté ? Car l'Évangéliste rapporte que le Seigneur dit à Thomas : «Avance ton doigt, et regarde mes mains; avance aussi ta main, et mets-la dans mon côté; ne sois pas infidèle, mais fidèle» (Jn 20,27). Comment, dès lors, a-t-il pu porter des blessures ? Car un corps mortel et sujet à la passion ne saurait exhiber des blessures et des plaies tout en demeurant entier et sain. Mais il put révéler à qui il voulait, avec la sérénité et l'immortalité de son corps, les blessures et les plaies qu'il avait endurées, sans que son corps ne soit pour autant moins serein et immortel. J'en conclus également que ceux qui ont souffert pour le Christ portent les blessures de leur corps comme une parure éternelle; car, de même que les ouvertures des fenêtres, bien qu'elles ne contribuent en rien à la solidité d'un bâtiment, ne sont pas disgracieuses, mais constituent un élément indispensable des maisons, laissant entrer la lumière et permettant aux habitants de voir ce qui se passe à l'extérieur. De même, les souffrances corporelles endurées pour le Christ, et les marques qu'elles ont laissées, sont devenues pour celui qui les a portées, comme des fenêtres laissant passer une lumière éternelle. Dans l'éclat de cette lumière, elles sont reconnues comme une œuvre de beauté divine, ou, mieux dit, de rayonnement, et ne reflètent pas la laideur des blessures; sans compter qu'elles ne s'opposent pas à l'impassibilité, mais appartiennent au contraire à l'immortalité.

Le corps du Christ possédait en lui une source de lumière divine, d'où, rayonnant, il a éclairé spirituellement Thomas l'incrédule, si bien que, aussitôt, avec une parfaite théologie, il s'est écrié : «Mon Seigneur et mon Dieu !» (Jn 20,28). Le Seigneur lui dit : «Car tu m'as vu et tu as cru. Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru !» (Jn 20,29), montrant ainsi que ceux qui ont contemplé sa gloire de leurs propres yeux ne possèdent rien de plus grand que ceux qui, par leur intermédiaire, ont été conduits à la foi en lui. S'il n'a pas dit «ceux qui croiront», mais «ceux qui ont cru», cela s'entendait dans le sens divin et prescience de Celui qui connaît toutes choses avant qu'elles ne s'accomplissent, pour qui l'avenir apparaît comme déjà advenu. Une pensée vient de me venir à l'esprit, que je vais partager avec votre bien-aimé(e). – Voyant que, lorsqu'il était absent, Thomas était incrédule, mais qu'au contact des croyants il ne s'égareait plus dans la foi, il m'est apparu que même un homme pécheur, s'il fuyait la compagnie des méchants et se tournait vers les justes, ne s'égarerait plus jamais dans la justice et, grâce à cela, en matière de salut de son âme. C'est, me semble-t-il, ce que le psalmiste et le prophète veulent dire en bénissant celui qui évite la proximité et la fréquentation des méchants. Et un autre prophète : «Ne parlez pas à beaucoup avec de mauvaises intentions»; et l'auteur des Proverbes : «Dans l'assemblée des pécheurs, un feu s'allumera; mais celui qui marche avec les sages deviendra sage» (Sir 16,7; Pro 13,21).

Frères et sœurs, rassemblons-nous et consacrons-nous souvent à l'Église de Dieu, car tout homme véritablement pieux s'y consacre avec zèle et y demeure fidèlement. Et lorsque chacun de vous y entre, qu'il suive l'exemple des plus pieux; on les reconnaît à leur seule apparence : dans le silence et la prière fervente. Qu'il tourne donc son attention vers ceux qui sont plus pieux et bien différents, qui craignent le Seigneur, et, s'étant engagé envers eux, qu'il leur reste fidèle et se tienne avec eux devant Dieu. Et lorsqu'il quitte l'église après la messe, puisque c'est le Jour du Seigneur, libre de toute activité terrestre, qu'il recherche avec diligence, pour le Seigneur, qui donne son nom à ce jour, quelqu'un qui imite ces Apôtres qui, comme retirés du monde, demeurent dans l'attente du Seigneur, par la prière silencieuse, la psalmodie et par une autre

Saint Grégoire Palamas

manière de vivre conforme à cet esprit. Qu'il se joigne à cet homme et entre dans sa cellule avec foi, comme dans un lieu céleste empli de la puissance sanctifiante de l'Esprit; qu'il s'assoie auprès de lui et demeure avec lui aussi longtemps que possible; qu'il s'entretienne avec lui de Dieu et des choses divines, posant des questions, apprenant humblement et implorant son aide par la prière. Car je sais bien que le Christ viendra invisiblement à celui qui agit ainsi, qu'il accordera la paix intérieure à celui qui médite de cette manière, qu'il fortifiera sa foi et lui donnera la persévérance, et qu'en son temps, il l'unira aux élus dans le Royaume des Cieux, que nous puissions tous recevoir en Christ lui-même, qui est mort et ressuscité pour nous, et qui doit revenir dans la gloire, Roi des siècles. À lui soit la gloire pour l'éternité. Amen.

